

Benjamin WEBER, **Lutter contre les Turcs. Les formes nouvelles de la croisade pontificale au xv^e siècle**, Rome, École française de Rome, 2013 ; 1 vol., x+594 p. (*Collection de l'École française de Rome*, 472). ISBN : 978-2-7283-0960-3. Prix : € 49,00 ; **Partir en croisade à la fin du Moyen Âge. Financement et logistique**, éd. Daniel BALOUP, Manuel SÁNCHEZ MARTÍNEZ, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2015 ; 1 vol., 444 p. (*Les Croisades tardives*, 4). ISBN : 978-2-8107-0384-5. Prix : € 25,00.

Au-delà du débat entre « traditionalistes » et « pluralistes », le thème des campagnes qualifiées de « croisades tardives » suscite actuellement une production régulière et de grande qualité. Les deux volumes ici recensés viennent confirmer cette tendance, le premier – dont l'introduction fait précisément le point sur cette actualité et ses tendances avec une érudition remarquable – étant issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 et le second les actes d'un des colloques tenus dans le cadre de l'ANR *Croisades tardives. Conflits interconfessionnels et sentiments identitaires à la fin du Moyen Âge en Europe*. On en soulignera la complémentarité, l'approche monographique (une personnalité, un ensemble politique, une institution...) se révélant en cela toute indiquée pour éviter les répétitions entre les contributions. À propos de celles-ci, on soulignera la taille généralement très respectable des articles regroupés dans *Partir en croisade*, qui permet le plein développement des idées abordées et offre aux lecteurs de véritables mines d'information. Et en ces temps d'uniformisation linguistique, on remerciera de surcroît les éditeurs de cet ouvrage d'avoir pris le contre-pied de cette regrettable tendance : les textes sont en effet rédigés en français, castillan, catalan, anglais et italien.

L'un des apports majeurs de ces différentes études est de dépasser l'écueil de l'échec que furent, *in fine*, ces entreprises – et le rôle joué en cela par les circonstances politiques (N. Housley, pour l'Empire des Habsbourg ; A. Simon, pour les Balkans) – pour comprendre ce qu'elles entraînent du point de vue de développement d'États – il en va de même avec l'Église – dont elles ne devinrent jamais le monopole (D. Baloup, M. Sánchez Martínez, M. Balard). En Aragon, le souverain créa du neuf et négocia directement avec ses sujets, y compris ecclésiastiques, afin de financer ses guerres ou de créer une flotte, dont l'action se compléta d'un recours à la course (J. Morelló Baget, M.T. Ferrer I Mallol). Contre les Hussites, les prêches étaient assurés par des séculiers et non, comme l'usage s'était répandu ailleurs, par les ordres mendiants (P. Soukup). Comme contre-exemple au lien entre guerre, innovations et développement de l'État, on retiendra l'étude qu'A. Barany consacre à Sigismond de Luxembourg. Ce sont les principaux vassaux de celui-ci qui tirent profit d'une décentralisation des pouvoirs, via la concession d'offices en échange de fonds qui, précisément, devaient permettre la mise sur pied de l'armée hongroise. Pour autant tout ne fut pas création. Au contraire, même, serait-on tenté d'ajouter, au vu des réalités plus anciennes que l'on adapta aux nécessités de la préparation de la croisade, tels les cardinaux-légats (le cas de Jean Cholet étudié par P. Montaubin), la perception de la décime (A. Le Roux), le recours à des agents financiers – florentins à l'époque de Cosme de Médicis pour le Saint-Siège (S. Salvati) ou répartis sur toute l'Europe pour l'Ordre de l'Hôpital (M.E. Soldani) – par une puissance dont ils ne dépendent pas juridiquement. Au vrai, l'opposition entre nouveauté et conservatisme est sans doute moins pertinente qu'il n'y paraît, à l'exemple d'Alphonse le Magnanime dont le recours au crédit – formule classique – lui permit de contourner les *Cortes* et les *Deputaciones* en ne levant pas l'impôt et dont la régularité des campagnes, sur base de convocations « traditionnelles », ouvrit la voie à l'armée permanente (J. Sáiz Serrano). Le cas romain est encore plus parlant où les papes ne cessèrent de faire le choix de l'efficacité, ou de ce qui leur semblait tel, au vu de la conjoncture, modifiant leurs institutions ou recourant à des recettes ayant déjà largement fait la preuve de leur efficacité. Ce faisant, ils veillèrent toutefois à masquer par un discours inscrivant leur pratique dans le temps long et donc la continuité. L'illusion de la perpétuité et de la répétition – qui trompa également bien des historiens – devait légitimer une action autrement innovante dans son financement, ses objectifs, de Jérusalem à l'Égypte, Constantinople et les Balkans, son recours à des flottes propres, sa marginalisation des pouvoirs d'Europe occidentale en faveur de princes déjà

confrontés aux Turcs et son message ultime : la Papauté tient en son pouvoir toute la Chrétienté qui lui doit obéissance (B. Weber).

Du point de vue de l'histoire militaire, on notera les nombreuses traces et preuves de l'existence, bien avant l'époque moderne, et *a fortiori* contemporaine, d'une capacité de prévision des besoins militaires, de maîtrise des objectifs à accomplir et de projection de forces (la Bourgogne de 1456 chez F. Viltart, la noblesse ibérique chez J.L. Carriazo Rubio, la France de la première moitié du XVI^e siècle chez E. Pujeau). Et donc d'une stratégie digne de ce nom, consciente et à même d'apporter des réponses efficaces aux contingences des campagnes, contrairement à ce qui est encore trop souvent dit du Moyen Âge. Au vrai, il s'agit là du complément presque naturel d'un état de conflictualité permanente – une observation qui trouve à s'appuyer sur plusieurs des passages des deux ouvrages – qui, même en période de trêves ou de relâche dans les actions militaires, semble demeurer très présente à l'esprit des principaux princes rencontrés ici.

Certaines critiques, certes de détail, doivent toutefois être émises. On constate une relative difficulté à trouver une problématique commune – il s'agit plutôt d'échos mutuels – transcendant les différents articles du collectif dont nous rendons compte. Quant à *Lutter contre les Turcs*, la richesse des sources vaticanes – dont il faut souligner tant le très bon usage qui en est fait que la connaissance de leur nature – et le temps nécessaire à leur traitement ont hélas certainement empêché l'A. de suffisamment recourir à des documents d'autres origines, ce qui nous prive de la parfaite intelligence de quelques événements, heureusement bien rares au regard de ceux envisagés, ou de l'utilisation de certains fonds envoyés de Rome et dont on perd alors la trace. Toutefois, cela n'enlève que vraiment peu à deux ouvrages appelés, dès à présent, à faire office de référence sur le sujet.